

plus habile que Braham; il était surtout admirable quand il chantait l'air *Deeper and deeper still*, et il arrachait des larmes aux spectateurs les moins sensibles. De 1841 à 1843, il parcourut avec ses deux fils, Hamilton et George, chanteurs comme lui, les principales villes de la Grande-Bretagne, et fit encore de brillantes recettes. Comme compositeur, il a écrit de jolis airs, dont plusieurs sont devenus populaires, comme son *Death of Nelson* (la Mort de Nelson), et une dizaine d'opéras : *The cabinet*, *The English fleet*, *Thirty thousand*, *The devil's bridge*, *Zuma*, *Navensky*, etc.

#### BRAHE. V. BRAH.

**BRAHE**, grande et riche famille, célèbre dans l'histoire du Danemark et de la Suède, probablement originaire de Scanie, et dont l'importance commence à se manifester au xiv<sup>e</sup> siècle, sous la reine Marguerite. — Axel BRAHE, souche de la branche danoise, était conseiller du royaume. Sa nombreuse postérité a donné au Danemark une suite d'hommes et de femmes illustres, parmi lesquels nous citerons : l'amiral Georges BRAHE, né en 1515, mort en 1565, qui sacrifia sa propre vie pour sauver celle du roi Frédéric II. — Otto BRAHE, né en 1517, mort en 1571, fut conseiller du royaume et commandant du château de Helsingborg. — Sophie BRAHE, née en 1526, morte en 1642, s'acquit un renom par ses connaissances en histoire, en littérature, en astronomie, en alchimie et en astrologie. — Steen BRAHE, né en 1547, mort en 1620, fut conseiller du royaume et commandant du château de Kallunborg. — Georges BRAHE, né en 1558, mort en 1661, chevalier, conseiller du royaume, gouverneur de la province de Hagenskov, fut surnommé, à cause de sa puissance et de ses vastes domaines, *le Petit roi de Fionie*. — Catherine BRAHE, née en 1557, morte en 1736, fut la fondatrice de l'institut de jeunes filles nobles de Bispegaard, qui existe encore aujourd'hui, et auquel elle légua une magnifique bibliothèque, rangée depuis parmi les bibliothèques publiques du royaume. La branche danoise des Brahe s'est éteinte dans la ligne masculine, en 1786, avec le lieutenant-colonel Preben BRAHE, et, dans la ligne féminine, en 1789, avec Anna-Elisabeth BRAHE. — Un petit neveu de Preben Brahe, Axel-Frédéric Bille, devenu héritier de tous les biens de la famille Brahe, en ajouta le nom au sien, et s'appela BILLE-BRAHE.

**BRAHE** (branche suédoise des). Elle descend de Mohammar (1250), conseiller du royaume et parent du roi Sverkev, et comprend parmi ses membres les plus illustres, outre Birger PEHRSSON, père de sainte Brigitte : Israhel BIRGERSSON, qui refusa le trône pour gagner la couronne du martyre, en portant les armes contre les païens d'Esthonie; — Pierre BRAHE, neveu de Gustave Wasa, homme d'Etat considérable, savant et lettré; — Gustave BRAHE, le feld-marchal; — Magnus BRAHE, pair du royaume, gouverneur de Smaland et président de la haute cour de justice; — Nils BRAHE, blessé mortellement à la bataille de Lutzen, aux côtés de Gustave-Adolphe; — Nils BRAHE, militaire et diplomate; — Ebba BRAHE, l'amie de Gustave-Adolphe, qui épousa le célèbre feld-marchal Jacques de la Gardie; — Erik BRAHE, qui périt sur l'échafaud, en 1756, pour avoir fait partie d'un complot ayant pour but de relever l'autorité royale courbée alors sous l'omnipotence de l'aristocratie. Nous allons donner une biographie un peu plus étendue des membres les plus considérables de cette famille.

**BRAHE** (Ebba, comtesse de), née en 1596, morte en 1654. Gustave-Adolphe subit le charme de sa beauté et de son amabilité. Il avait formé la résolution de l'épouser; mais il céda devant l'opposition de la reine, sa mère. Quelque temps après, la belle comtesse épousa Jacques de la Gardie, sénateur et comte de Suède.

**BRAHE** (Pierre-Abrahamsson), appelé ordinairement le *Comte Pierre*, né en 1602, mort en 1680. Il passa sa jeunesse dans les camps, où il se distingua par sa capacité et son courage, et fut l'un des compagnons les plus affectionnés de Gustave-Adolphe. Parvenu à l'âge mûr, il abandonna la carrière des armes pour la carrière administrative, qui convenait mieux à ses goûts et à ses aptitudes. Toutefois, le chancelier Axel Oxenstiern, auquel ses remarquables précédents et le prestige de son grand nom portaient ombrage, montrant peu de penchant à le voir prendre une part directe aux conseils de la couronne, le fit nommer gouverneur général, d'abord en Prusse, puis en Finlande. Dans ce dernier poste, qu'il remplit à trois époques différentes, il conquit, par l'éclat de ses services, une grande popularité. Encore aujourd'hui, lorsque les Finlandais veulent parler de la période la plus prospère de leur histoire : « C'était, disent-ils, du temps du comte. » Pierre Brahe établit en Finlande de nombreuses écoles, et y créa l'université d'Abo, dont il fut le premier chancelier. Il jeta les fondements des villes de Kajana, de Christinestad et de Brahestad, et, dans son propre comté, en Suède, de celle de Grenna. Prodigue de sa fortune quand il s'agissait de l'instruction, du bien-être et de la sécurité des peuples confiés à son administration, il répara, à ses frais, les fortresses importantes de Wisingborg et de Kajanaborg, qu'il mit en état de résister à un long siège, et consacra à l'entretien du gymnase ou collège de Wi-

singsø, dont il fut le fondateur, les revenus de plusieurs de ses domaines. Après la mort d'Oxenstiern, il fut nommé à la dignité de *drot*, la première du royaume, et devint, comme tel, membre de la régence sous le roi Charles XI. Pierre Brahe était aristocrate d'esprit et de cœur, mais aristocrate dans la noble acception du mot, dévoué avant tout à son roi et à sa patrie, et n'aimant son ordre et ses privilèges que parce qu'il les regardait comme liés intimement à la gloire et à la prospérité de l'un et de l'autre. Il eut la fortune extraordinaire de présider au couronnement de deux souverains, Christine et Charles-Gustave; et bien que ses prédilections fussent pour celui-ci, il n'en fit pas moins tous ses efforts pour empêcher l'abdication de la capricieuse reine. Placé à la tête des forces militaires du royaume en 1657, il remplit cet emploi avec le même zèle et la même capacité que ceux dont il avait été précédemment investi. Il mourut à sa terre de Bogensund, âgé de soixante-dix-huit ans, laissant après lui une mémoire vénérée pour sa droiture, son patriotisme, son amour de la vérité, ses vastes connaissances, son esprit de justice et sa piété. Son *Livre des pensées*, renfermant le récit des divers événements de sa vie, n'a pas cessé d'être l'objet de l'admiration et du respect.

**BRAHE** (Magnus), homme d'Etat suédois, né en 1790, mort en 1844. Après avoir fait ses études à l'université d'Upsal, il servit, avec le grade de capitaine, dans les hussards et la cavalerie de la garde, puis s'éleva rapidement aux plus hautes fonctions et aux plus hautes dignités du royaume. En 1826, il fut envoyé comme ambassadeur extraordinaire à Saint-Petersbourg, pour féliciter l'empereur Nicolas sur son avènement, et accompagna le prince royal Oscar dans la visite qu'il fit, quatre ans plus tard, à ce souverain. Brahe était chevalier de l'ordre des Séraphins, maréchal du royaume, aide de camp général de l'armée, chef de l'état-major général, membre titulaire ou honoraire de la plupart des Académies de l'Europe; il était, en outre, l'ami particulier du roi Charles XIV, Jean Bernadotte. D'un extérieur séduisant, d'un caractère chevaleresque, d'une gracieuse affabilité, il possédait l'estime et les sympathies de tous; et si l'envie monta quelquefois jusqu'à lui, elle ne put empêcher néanmoins qu'il ne fût unanimement reconnu pour le premier gentilhomme de la Suède, non-seulement à cause de sa naissance et de ses titres, mais encore et surtout à cause de ses hautes qualités personnelles. Dans la dernière maladie du roi, en 1844, Magnus Brahe veilla nuit et jour à son chevet, jusqu'à ce qu'il eût rendu le dernier soupir, et le suivit six mois après au tombeau.

#### BRAHE (Tycho). V. TYCHO-BRAHE.

**BRAHÉE** s. f. (bra-é) — de *Tycho-Brahé*, astron. danois. Bot. Genre d'arbres, de la famille des palmiers, tribu des coryphinées, comprenant une seule espèce, qui croît sur les Andes du Pérou.

#### BRAHILOW, ville de Valachie. V. BRAILA.

#### BRAHIM. V. IBRAHIM.

**BRAHMA**. Ce mot, qui appartient au sanscrit, n'est pas, comme le croyait Voltaire, le nom du fondateur, mais celui du dieu suprême du brahmanisme. Il appartient, non à la série des individualités historiques, comme ceux du Bouddha, de Moïse, de Jésus et de Mahomet, mais à celle des concepts religieux, comme ceux de Jéhovah, d'Ormuzd, de Jupiter, etc. *Brahma* (nom neutre) ou *Brahme*, *Brahm*, *Parabrahma*, dans la religion brahmanique, est le Seigneur existant par lui-même, qui n'est pas à la portée des sens, que l'esprit seul peut percevoir, qui est sans parties visibles, la source de tous les êtres, l'être indéterminé, le principe neutre éternel et inactif dont le développement constitue le monde. De *Brahme* ou *Brahma* (neutre) procèdent les trois personnes divines, *Brahmâ* (masculin), *Vichnou* et *Siva*, lesquelles forment la trinité ou trinité indienne. *Brahmâ* est le dieu créateur, *Vichnou* le dieu conservateur, et *Siva* le dieu destructeur. On peut citer tel passage des *pouranas*, où ces trois divinités sont représentées comme trois aspects différents de la divinité une et suprême. Dans le *Bhagavata-Pourana*, par exemple, un patriarche s'adresse à *Vichnou*, à *Siva* et à *Brahma*, et leur demande quel est d'eux trois le véritable dieu. Les trois divinités lui répondent : « Apprenez, ô pénétrant, qu'il n'y a point de distinction réelle entre nous; ce qui vous semble tel n'est qu'apparent. L'Etre unique paraît sous trois formes par les actes de création, de conservation et de destruction; mais il est un. Adresser son culte à une de ces formes, c'est l'adresser aux trois ou au seul Dieu suprême. »

On doit remarquer que cette trinité n'existe en aucune manière dans l'écriture sainte du brahmanisme, dans le *Véda*; ses principaux éléments n'y sont pas même nommés. *Siva* ne s'y rencontre pas; ce nom, qui plus tard désigna la puissance mystérieuse qui fait disparaître les êtres tour à tour, remplace dans le panthéon indien le *Roudra* védique. Ce *Roudra*, dont le nom veut dire le *Pleureur*, n'est pas autre chose que le chef des *Vents*, le génie de la tempête gémissante. C'est un personnage symbolique d'une signification toute physique, comme la plupart des autres dieux du *Véda*. *Vichnou*, le *Pénétrant*, représente la station supérieure du soleil, le

soleil de midi, dont les rayons percent tous les corps et en pénètrent la profondeur. L'idée d'un créateur ou, pour mieux dire, d'un producteur des choses est encore flottante; elle n'est point fixée dans le nom de *Brahmâ*, qui date des temps postérieurs. Le mot *brahman*, avec son sens primitif, désigne la prière qui accompagne le sacrifice, et il ne semble pas avoir d'autre signification. Quant à la conception toute métaphysique d'un principe éternel et immuable, ou elle n'est pas dans le *Véda*, ou bien elle ne fait que commencer à paraître et ne se présente pas avec un nom fixe et des caractères déterminés. « Le symbole et rien de plus, dit M. Emile Burnouf, telle est la religion de la période védique. Les symboles de ces temps anciens ont rarement une valeur morale; ils représentent, sous une forme humaine idéalisée, les forces qui engendrent les phénomènes naturels, soit ceux de la nature inanimée, comme le feu, la chaleur, la lumière, les mouvements de l'air et des astres, soit ceux de la vie dans les plantes et dans les animaux. » — Si l'on cherche, dit M. Taine, le trait qui distingue entre toutes les races de la même souche les Aryens conquérants de l'Inde, on le trouvera dans leur imagination, qui est de la plus étonnante fécondité et de la plus rare délicatesse. Nulle part le mythe n'a été si transparent ni si abondant. Il semble que cette race ait été faite pour voir des dieux dans toutes les choses et des choses dans tous les dieux. C'est le ciel lumineux qu'ils adorent, la grande clarté épanouie qui enveloppe et ramène toute chose; c'est la Foudre victorieuse, le Tonnerre bienfaisant qui fend les nuages et délivre de leur prison les pluies fertilisantes; ce sont les deux Rayons jumeaux qui s'élancent du bord du ciel pour annoncer le retour de la lumière; ce sont les *Rougeurs du matin*, les *Aurores blanchissantes* qui sortent de l'ombre avant le soleil, et, comme une jeune fiancée devant son époux, découvrent en souriant leur sein en sa présence; c'est Agni, le feu qui sort des bâtons frottés l'un contre l'autre, « tout habillé de splendeur, » aux couleurs changeantes, aux formes innombrables, mais charmantes, qui court sur toute la terre, languit et renait, « devient souvent vieux et redevient toujours jeune... » Si ondayante que soit la nature, cette imagination l'est autant. Elle n'a point de dieux fixes : les siens sont fluides comme les choses; ils se confondent les uns dans les autres. Varouna est Indra, car le tonnerre est le ciel foudroyant; Indra est Agni, car la foudre est le feu céleste. Chacun d'eux est à son tour le dieu suprême; aucun d'eux n'est une personne distincte; chacun d'eux n'est qu'un moment de la nature, capable, suivant le moment de l'aperception, de contenir son voisin ou d'être contenu par son voisin. A ce titre, ils pullulent et fourmillent. Chaque moment de la nature et chaque moment de l'aperception peut en fournir un. On voit des qualités, des attributs divins, même des attributs d'attributs devenir des dieux. Le breuvage qu'on offre aux dieux, la prière, l'hymne, toutes les parties du culte finissent elles-mêmes par se transformer en forces divines, en êtres divins qu'on invoque et qu'on révère. »

Comment de ce naturalisme poétique, de cette mythologie luxuriante, la conception panthéiste de *Brahma* va-t-elle sortir? Elle devait naturellement se développer au sein du polythéisme védique, lorsque, grâce à l'essor d'une civilisation pacifique et à la prépondérance acquise de la classe sacerdotale, la réflexion viendrait à tirer une théologie et une dogmatique des mythes naïfs des premiers âges. Le propre du panthéisme est de faire prédominer l'idée de substance sur celle de personnalité. Or l'imagination védique, précisément parce qu'elle est en travail continu d'enfantement, parce qu'elle multiplie les dieux d'une manière indéfinie, ne s'arrête pas, comme l'imagination grecque, à achever son ouvrage, à déterminer, à circonscrire nettement chacun de ses produits; les dieux védiques restent, pour ainsi dire, à l'état gazeux; ils n'ont pas et ne peuvent acquiescer la consistance, la densité qui en ferait des personnes à caractères distincts, arrêtés, invariables. La personification mythologique n'est qu'un voile transparent pour les phénomènes qu'elle symbolise et leurs divers aspects. Mais les phénomènes et leurs aspects n'ont pas de fixité; ils changent continuellement; nulle forme définitive, partout et toujours la transformation. Cette idée de transformation implique celle de quelque chose qui se transforme; et voilà que, tournant le dos aux dieux-personnes, à l'anthropomorphisme, nous arrivons au Dieu-substance, abstrait et dégagé de toute forme, au panthéisme. Écoutons M. Taine : « D'abord, on voit, dit-il, les dieux flottants et nombreux se rassembler sous trois dieux souverains, Varouna dans le ciel, Indra dans l'air, Agni sur la terre; puis derrière eux apparaît « la grande âme » qui opère par eux, anime toutes choses et qui est le soleil. Bientôt la profonde faculté métaphysique, développée par le spectacle de la nature tropicale incessamment renouvelée et coulante, écarte ce soleil sensible, démele la puissance idéale derrière les formes changeantes, déclare « qu'au commencement il n'y avait que l'être indéterminé, pur, sans forme; que tout était confondu en lui, qu'il reposait dans le vide, et que ce monde a été produit par la force de sa pensée. » Quel est-il, cet être? Un sourd travail d'élaboration philosophique et sacerdotale

à fini par le retirer de la nature sensible pour le mettre aux mains des prêtres. Parmi les dieux anciens était aussi le feu allumé par les brahmanes, qui s'était accrédité avec eux, mais qui, tout auguste qu'il était, restait trop palpable pour devenir l'être universel et pur. Insensiblement, un de ses noms, *Brahmanaspati*, c'est-à-dire le *Seigneur de la prière*, devient un dieu distinct et plus abstrait, chaque jour plus important et plus absorbant; de celui-ci se détache un autre *Brahma*, la *Prière*, plus abstrait encore, et qui devient l'être primordial, sans forme, d'où tout découle et qui contient tout. Voilà la Prière qui s'est confondue avec le principe du monde, avec le dieu suprême; c'est que la prière, pour ces cerveaux exaltés, n'est pas une simple sollicitation, mais une force contraignante et souveraine. »

Comme on le voit, le dieu *Brahma*, qui symbolise à l'origine une force morale, la prière, est postérieur à tous les dieux du panthéon védique, lesquels personnifient des forces physiques; s'il est monté au premier rang dans la spéculation et l'adoration, c'est d'abord que les progrès religieux tend à faire prédominer les forces morales sur les forces physiques; c'est ensuite que la piété des Aryens indous a dû facilement et promptement voir dans la prière la force morale par excellence, celle qui est universelle et qui doit tout dominer; c'est enfin que les brahmanes, qui avaient en main cette force et qui en recevaient tout le pouvoir, n'ont pas peu contribué sans doute à lui subordonner, à lui sacrifier les dieux fluides et peu consistants des vieux mythes.

Dans le *Manava-Dharma-Sastra* (Lois de Manou), nous voyons le dogme de *Brahma* complètement dessiné. Voici comment cet ouvrage, que les brahmanes considèrent comme éminemment orthodoxe, et qui jouit encore dans l'Inde, auprès des tribunaux, d'une autorité irréfutable, raconte la formation du monde : « A l'origine, l'univers était plongé dans l'obscurité; il était imperceptible, dépourvu de tout attribut distinctif, ne pouvant ni être découvert par le raisonnement ni être révélé; il semblait entièrement livré au sommeil. Quand la durée de la dissolution fut à son terme, alors le Seigneur existant par lui-même (*Brahma neutre*) et qui n'est pas à la portée des sens, rendant perceptible ce monde avec ses cinq éléments et les autres principes, resplendissant de l'éclat le plus pur, parut et dissipa l'obscurité, c'est-à-dire développa la nature (*pracriti*). Celui que l'esprit seul peut percevoir ayant résolu dans sa pensée de faire émaner de sa substance les diverses créatures, produisit d'abord les eaux, dans lesquelles il déposa un germe. Le germe devint un œuf brillant comme l'or, et dans lequel l'Etre suprême naquit lui-même sous la forme de *Brahmâ* (masculin), l'œuf de tous les êtres. Après être demeuré dans l'œuf une année de *Brahmâ* (cette année équivaut à 3,110,400,000,000 d'années humaines), le Seigneur, par sa seule pensée, sépara cet œuf en deux parts, et de ces deux parts il forma le ciel et la terre; au milieu, il plaça l'atmosphère, les huit régions célestes et le réservoir permanent des eaux. Il exprima de l'âme suprême (*Paramatma*) le Sentiment (*Manas*), qui existe par sa nature, et produisit antérieurement l'*Ahamétra* (le Moi), moniteur et souverain maître. Et avant le Sentiment et la Conscience, il produisit le grand Principe intellectuel (*Mahat*). L'Etre suprême assigna aussi, dès le principe, à chaque créature en particulier, un nom, des actes, une manière de vivre. Il donna ainsi naissance à une multitude de dieux (*devas*) essentiellement agissants, doués d'une âme, et à une troupe invisible de génies (*sadhys*); puis il institua le sacrifice. Du feu, du bois et du soleil, il exprima, pour l'accomplissement du sacrifice, les trois Védas éternels, nommés *Rig*, *Yadjour*, et *Sâma*. Il créa le temps et ses divisions, les constellations, les planètes, les fleuves, les mers, les montagnes, les plaines, etc. Il fit naître la dévotion austère, la volupté, le désir, la colère et la parole. Il distingua le juste de l'injuste. Pour la propagation de l'espèce humaine, de sa bouche, de son bras, de sa cuisse et de son pied, il produisit le brahmane, le kshattriya, le vaïçya et le çoudra.

Un peu plus loin, nous lisons que le Souverain maître devint moitié mâle et moitié femelle; qu'en s'unissant à cette partie femelle, il engendra *Viradj*; qu'il se livra ensuite à une dévotion austère et donna naissance à *Manou*, le créateur de cet univers. *Manou*, désirant faire naître le genre humain, après avoir pratiqué les plus pénibles austérités, produisit les saints éminents (*Maharichis*), seigneurs des créatures, lesquels sont au nombre de sept. Ceux-ci créèrent à leur tour sept autres Manous, les *Dévas* et leurs demeures, et d'autres *Maharichis* doués d'un immense pouvoir. Ils créèrent encore les *Yakhas*, dieux des richesses, sortes de gnomes, les *Rakhasas*, géants maléfiques, les *Pisatchas*, sortes de vampires, les *Gandharvas* ou musiciens célestes, les *Apsaras*, nymphes célestes, bayadères de la cour d'Indra, les *Asouras* ou Titans hindous; les *Nagas* ou dragons, les serpents, les oiseaux, les différentes tribus des ancêtres divins, les génies, les corps célestes, les *Kinnaras* ou génies fantasmatiques à cheval, puis les animaux de toute sorte, les minéraux, les végétaux. Suivant la doctrine exposée dans le *Manava-Dharma-Sastra*, le monde passe par des périodes suc-